

Les tourments de l'enfance « L'avalée des avalés » de Réjean Ducharme

Gilles Perron

Numéro 122, été 2001

L'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55941ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, G. (2001). Les tourments de l'enfance : « L'avalée des avalés » de Réjean Ducharme. *Québec français*, (122), 85–87.

Les tourments de l'enfance

« L'avalée des avalés » de Réjean Ducharme

GILLES PERRON

Lorsque paraît, en 1966, *L'avalée des avalés*, chacun voit immédiatement qu'il se produit un événement majeur dans la littérature québécoise. On retient d'abord le fait qu'un auteur d'ici est publié chez Gallimard, en France, là où il est d'emblée mis au rang des grands écrivains. Puis rapidement, c'est la naissance de la légende de Réjean Ducharme : l'auteur est inconnu, mystérieux, invisible et son absence physique laisse place à toutes les spéculations. Aujourd'hui, si on ne doute plus de son existence, Ducharme n'en demeure pas moins un personnage dont l'apparente misanthropie a atteint le statut de mythe. Son obstination à jouer à cache-cache avec les médias attire l'attention, paradoxe qui n'est pas sans rappeler ceux que vivent ses personnages, dont la quête d'amour absolu passe nécessairement par le rejet de l'objet aimé. Ducharme joue, tel ses enfants fictifs, à être quelqu'un d'autre, à vouloir ce qu'il ne veut pas. Ainsi, quand il expose des œuvres (collages, montages) sous le nom de Roch Plante, il devient lui-même personnage de fiction, adoptant un pseudonyme qui aurait pu se retrouver dans n'importe lequel de ses textes ; mais c'est un faux anonymat, puisque l'identité réelle de l'artiste a été rapidement et savamment « coulée », afin de mieux faire vivre cette nouvelle fiction d'un auteur qui entretient fort bien sa propre légende.

On savait donc que la parution de *L'avalée des avalés* était un moment important de notre littérature. Mais on ne réalisait pas encore que ce roman allait marquer pour longtemps la manière dont on ferait vivre et parler les personnages enfants dans les romans. *L'avalée des avalés* peut être considéré comme une œuvre fondatrice, une œuvre référence à l'aune de laquelle il nous faut désormais évaluer aussi bien les autres romans de Ducharme (même si certains, publiés après, ont été écrits avant) que les nombreux romans qui ont donné la parole à des enfants. Les émules de Ducharme n'ont pas manqué et continuent, plus de 30 ans après, de créer dans le sillage du maître : il suffit de penser à Sylvain Trudel (*Le souffle de l'Harmattan*) ou encore à Mario Girard (*Marie Auger / Mario G.*), dont les personnages enfants usent d'un langage tout aussi fascinant, et au fond aussi peu enfantin, que celui des personnages de Ducharme. Car c'est là l'originalité et la force des enfants de Ducharme : c'est qu'ils sont des enfants qui, refusant le monde des adultes, s'expriment néanmoins avec une verve, une richesse de vocabulaire au service d'un discours sur le sens profond de la vie qui ne sauraient d'aucune façon appartenir à un enfant.

BÉRÉNICE : QUAND L'ENFANT EST UNE ADULTE

Bérénice Einberg, narratrice et personnage central (et même narcissique) de *L'avalée des avalés*, a neuf ans au moment où elle débute son récit : « Tout m'avale. Quand j'ai les yeux fermés, c'est par mon ventre que je suis avalée, c'est dans mon ventre que j'étouffe. Quand j'ai les yeux ouverts, c'est parce que je vois que je suis avalée, c'est dans le ventre de ce que je vois que je suffoque ». Ce n'est pas là, on le constate, le discours attendu d'un enfant de cet âge. Mais le propos n'étonne pas, parce que la maturité qu'il suppose est reçue par le lecteur comme un complément de la sensibilité affectée par le personnage, sensibilité qui, elle, est en accord avec l'âge de la narratrice. Celle-ci a des désirs et des angoisses d'enfant, alors qu'elle tente constamment de régler son existence dans la détermination de ses rapports avec son frère, de deux ans son aîné, et avec son père juif et sa mère catholique. Elle définit ses relations avec chacun des membres de sa famille selon l'amour qu'elle peut ou ne peut pas leur porter. Elle aime son frère Christian d'un amour absolu, dominateur comme à chaque fois qu'elle se laisse aller à aimer. Elle aime aussi sa mère, la trouve « affreusement » belle, mais refuse en même temps de l'aimer. Parce qu'aimer, c'est être faible, surtout lorsqu'il s'agit d'aimer en retour ; lorsqu'elle cède à la tendresse obstinée de sa mère, elle s'en veut, parce qu'elle a l'impression de ne plus se posséder et d'à nouveau être avalée. Quant à son père, jamais elle ne lui témoignera la moindre affection, et en aucun moment on ne peut penser qu'elle se retient : son père est un obstacle à son amour démesuré pour Christian, et il constitue un rival sans doute inconscient dans sa relation d'amour-haine avec sa mère.

Entre le début et la fin de son récit, Bérénice passera de ses neuf ans à l'âge de quinze ans. Mais excepté le fait qu'elle vit des événements qui confirment qu'elle vieillit réellement (les premières règles, la sexualité découverte et refusée, l'enrôlement en Israël), Bérénice est toujours la même, du début à la fin du roman : elle s'exprime de la même façon et son regard sur la vie, sa connaissance profonde de l'angoisse d'exister, son rapport à la mort ne changent pas. Pour la bonne raison que c'est une enfant qui n'en est pas une, dont la connaissance du monde dépasse de loin celle de ses parents et des autres adultes qu'elle côtoie. Même si elle semble parfois plus adulte qu'eux, on hésite pourtant à dire qu'elle aurait une plus grande maturité, son refus d'accéder au monde adulte tendant plutôt à confirmer une incapacité à assumer le fait de vieillir, de ne plus être une enfant. Ce refus



devient avéré quand elle préfère ne pas assumer la pratique sexuelle qui l'inscrirait de façon irrémédiable dans le monde honni des adultes. C'est d'ailleurs une constante chez les personnages enfants de Ducharme, chez qui la sexualité constitue nécessairement la perte de l'innocence et la fin du rêve¹.

L'ENFANCE SANS L'INNOCENCE

Avec Bérénice, Ducharme porte un coup fatal à l'idée convenue voulant que l'enfance soit l'âge de l'innocence. Avec ce roman, et avec ceux qui vont suivre en rafales les années suivantes, il offre un contrepoids durable au concept de l'enfant-roi né au cœur de la Révolution tranquille : les enfants de Ducharme sont toujours attachants, parce que désespérés, mais ils n'en sont pas moins des manipulateurs souvent cruels, centrés sur eux-mêmes, aux prises avec un mal de vivre qui s'accorde mal avec les lieux communs d'une enfance idéalisée. Bérénice est profondément malheureuse d'être une enfant, puisque cela signifie dépendre des autres, obéir à des adultes investis d'une autorité qu'elle leur reconnaît à contrecœur. Elle établit son identité contre cette autorité, contre ceux qui veulent qu'elle soit raisonnable. On comprend facilement qu'elle se rebelle contre un père à l'autorité excessive, dont les idées en matière d'éducation excluent les écarts et placent l'obéissance, la discipline bien loin devant la tendresse. C'est lui qui la chasse du domicile familial à 11 ans, pour l'envoyer vivre chez un cousin juif de New York ; lui encore qui, à son retour à 15 ans, la renvoie aussitôt, en désespoir de cause, en Israël, pour lui « mettre du plomb dans la tête » ! Son père est dur : elle prend

donc plaisir à le faire enrager par ses écarts de conduite. Tandis que sa mère est aimante et permissive : elle la fera plutôt souffrir, car il semble que l'amour maternel soit pour elle plus menaçant que la froideur de son père.

La mère de Bérénice n'a pas de prénom : la narratrice la compare à un chat mort (quelque chose de répugnant, qu'on ne saurait aimer), puis prolonge l'image et la surnomme aussitôt Chamomort, seul prénom qui lui restera tout au long du récit. Bérénice ne recule devant rien : elle empoisonne Mauriac, le chat de sa mère, dans l'unique but de la faire souffrir. Puis plus tard, elle fera aussi périr son remplaçant, Mauriac II, d'une manière plus violente encore : à grands coups de bâton, elle « le frappe jusqu'à ce qu'il soit raide mort ». Cette violence de Bérénice est toujours associée au besoin de s'affranchir de l'amour, de l'éloigner par tous les moyens. Ainsi, lors de son long séjour à New York, elle battra durement un cousin qui la regarde avec trop d'admiration. Le point de non retour sera atteint dans les dernières lignes du roman. En Israël, elle fait partie des milices étudiantes qui, avec les soldats, surveillent nerveusement les frontières avec les territoires arabes. Alors qu'elle garde, avec sa seule amie, Gloria, un avant-poste d'observation, une fusillade éclate : sans hésiter, Bérénice contraint son amie à lui faire un rempart de son corps et sauve sa vie au prix de celle de Gloria. Cette fin cynique (elle fait croire que Gloria s'est sacrifiée volontairement : « [ils m'ont crue. Justement, ils avaient besoin d'héroïnes »] confirme tout ce que la petite Bérénice avait compris depuis longtemps : survivre ne peut se faire qu'aux dépens des autres. Il faut avaler pour ne pas être avalé.

L'enfance, dans *L'avalée des avalés*, n'a rien d'idéal. C'est pour Bérénice le lieu des déchirements ; elle vit constamment dans ses contradictions, rêvant d'un amour absolu seulement lorsqu'elle sait qu'il ne peut être (avec son frère Christian, mais aussi avec Constance Chlore, éphémère amie que Bérénice mythifiera après sa mort dans un accident). Elle refuse de devenir adulte, ignorant qu'elle l'est déjà. « L'adulte est mou. L'enfant est dur », affirme-t-elle, et il doit le demeurer pour sa sauvegarde. En même temps, adulte par sa compréhension du monde, elle reste enfant par son refus

de s'y inscrire. Elle est enfant dans ses envolées constantes vers l'imaginaire, dans sa récréation du monde avec Christian, avec Constance Chlore aussi bien que dans sa solitude. Elle invente un langage (le bérénicien), s' imagine des départs, vit dans le rêve. C'est de cela qu'il s'agit lorsqu'elle choisit résolument de ne pas jouer le jeu selon les règles de la société des adultes : malgré ses vastes tourments, l'enfance demeure une grande aventure mystique, où la force de l'imagination demeure la meilleure garantie de survie.

Note

- 1 Dans *Le nez qui voque* en particulier, mais aussi chez les autres enfants de Ducharme, même ceux qui, comme *Inès Pérée* et *Inat Tendu*, sont des enfants de vingt ans !



n'existe pas (« agenouillé pour rien ») et souligne que, ce train, il ne l'a « jamais pris ». Enfin, cette enfance dans un milieu bourgeois est grise et terne, c'est une enfance opprimée par la famille (« le troupeau ») et par l'incompréhension. Ainsi, même si dans les textes de Brel, en général, l'enfance est l'âge du bonheur, il présente sa propre enfance comme un moment d'attente, un enfermement qui ne se résout que par l'éclatement de l'enfance, l'arrivée de l'adolescence et du premier amour, là seulement il n'est plus « barbare », là seulement il ne parle plus ce langage incompréhensible et incompris.

On pourrait dire que Brel aborde deux types généraux d'enfance : l'enfance biologique et l'enfance émotive. L'enfance biologique, on l'a vu, n'est pas nécessairement heureuse, mais elle n'est pas coupable. Pour Brel, tous les enfants ont la même possibilité d'amour, d'espoir, de poésie. Dans « Fils de... », tous les enfants, qu'ils soient fils de bourgeois, d'apôtre, de sultan, de fakir, d'étranger, de l'amour ou d'amourette, etc., sont remplis de la même force d'imagination et d'humanité que Brel octroie à l'enfance. « Ce n'est qu'après, longtemps après... » qu'ils deviennent « Fils de... » !

L'enfance émotive, elle, peut arriver à tout âge. Brel décrit cette enfance en la reliant à une série de motifs qui renvoient à l'ailleurs : le Far West (ou l'Amérique), la Chine, le rêve, l'espoir, etc. Elle est souvent aussi brimée, car le monde est aux mains des « adultes », ce sont eux qui font les guerres, ce sont eux qui brisent les rêves. Ainsi les personnages et narrateurs des chansons

de Brel, malgré leur âge biologique, ne sont souvent pas des adultes, car « Les adultes sont tellement cons », comme le dit le narrateur de « Fernand ». De plus, certains personnages résistent à l'âge adulte en croyant que ce sont les autres qui leur imposent cet « âge idiot », comme le narrateur de « Quand maman reviendra » qui proteste : « Mais il paraît qu'il faut des soucis/Quand il paraît qu'on a vingt ans ». Et ceux qui n'ont pas pu résister, qui sont devenus des adultes, en ont honte. Le personnage de « La statue », pourtant fort admiré des autres adultes, « aimera[il] que les enfants ne [le] regardent pas ».

Bref, je n'ai fait ici que survoler le thème de l'enfance chez Jacques Brel, mais je crois que cela est suffisant pour se rendre compte que l'enfance, pour cet auteur, est l'âge idéal et que, s'il n'est pas toujours heureux, s'il critique parfois fortement la société « adulte », il a encore l'espoir. D'ailleurs, sur son dernier disque, alors que Brel savait ses jours comptés, n'affirme-t-il pas : « Mourir, la belle affaire, mais vieillir, oh vieillir... » ?

Notes

- 1 Toutes les citations sont tirées des livrets des disques du coffret de l'*Œuvre intégrale* publié chez Barclay. Les chiffres entre parenthèses après les titres (dans les listes à la fin du texte) renvoient aux numéros des disques sur lesquels se trouvent les chansons.
- 2 Remarquez ici les points de suspension qui marquent l'avilissement. Sur la douzaine de chansons dans lesquelles Brel utilise les points de suspension, il y a en au moins neuf dans lesquelles ils ont une connotation négative : ils marquent soit l'ironie (dans « Les paumés du petit matin », par exemple), soit l'insulte (« Les bourgeois », « les F... » ou « Fils de... »), soit simplement la critique ou le rejet (« S'il te faut » ou « Vieillir »).

TEXTES OÙ LE THÈME DE L'ENFANCE EST CENTRAL

Isabelle (2)
L'enfance (3)
Mon enfance (5)
Fils de... (6)
Un enfant (6)

TEXTES OÙ LE THÈME DE L'ENFANCE EST TRÈS IMPORTANT

La statue (3)
Rosa (4)

TEXTES OÙ LE THÈME DE L'ENFANCE EST ABORDÉ (NOMMÉ SPÉCIFIQUEMENT OU NON)

Le Diable (1)
Il nous faut regarder (1)
Prière païenne (1)
La bourrée du célibataire (1)
Heureux (1)
Je ne sais pas (2)
Dites, si c'était vrai (2)
L'homme dans la cité (2)
La colombe (2)
Les Flamandes (3)
Vivre debout (3)
Il neige sur Liège (3)

Pourquoi faut-il que les hommes s'ennuient ? (3)
Il y a (3)
Les fenêtres (4)
Quand maman reviendra (5)
Tango funèbre (5)
L'âge idiot (5)
Titine (5)
Le dernier repas (5)
Je suis un soir d'été (6)
Comment tuer l'amant de sa femme quand on a été élevé comme moi dans la tradition (6)
L'éclusier (6)
Jaurès (7)
La ville s'endormait (7)
Les F... (7)
Voir un ami pleurer (7)



Photos : Jean-Claude Maillard, Sygma. Brel, Jean-Pierre Delville, éditeur, Paris 1978.